



Théâtre / « Britannicus » au 210, « Roméo et Juliette » aux Galeries

Le poison de la passion selon Lini

L'ESSENTIEL

- Georges Lini dégage deux mastodontes : un Racine puis un Shakespeare.
- Nous avons découvert le premier, « Britannicus » : le bonheur.

CRITIQUE
Il est une chose qu'on a pu observer au fil des années : un spectacle qui réussit l'état de grâce dès les cinq premières minutes accomplit généralement l'enchantement jusqu'au bout. C'est sans l'ombre d'un doute le cas de ce *Britannicus* de Racine, mis en scène, en pente devrait-on dire, par Georges Lini.

C'est en effet sur une vague de métal, immense rampe de skateboard, que l'on découvre Junie, la belle élue de Britannicus, arpentant cette lame de fer rouillée dans un chant déchirant. Formidable idée de la scénographe Renata Gorka, cette rampe monumentale, dépourvue de tout accessoire, place d'emblée les comédiens dans un inconfort symbolique : chaque protagoniste cavale pour soi sur une pente glissante, celle d'une lutte chavirante pour le pouvoir et l'amour, le politique et l'érotique étant ici intimement liés.

Jamais grandiloquent

Dans des costumes de samourais pour les hommes, velours de corsaire pour les femmes, les comédiens sillonnent avec fureur cette courbe métaphorique, dominant du même coup un souffle étonnant à Racine, l'extrayant du statisme et de la solennité auxquels il est souvent confiné. Très physique, la mise en scène de Georges Lini joue sur la rage, l'urgence, sans sacrifier à la beauté des alexandrins. Le style est lyrique, flamboyant, mais jamais grandiloquent.

Cette allure musclée, on la doit aussi à des comédiens fabuleux d'intensité et de précision. Didier Colfs est redoutable en Néron, empereur ivre de pouvoir, torturé par l'ombre tutélaire de figures mythiques, tourmenté par

son amour pour Junie dont le cœur est déjà pris par Britannicus, son beau-frère, et troublé par l'influence de sa mère Agrippine, dont il veut s'émanciper.

Dans ce rôle, Valérie Lemaître est une guerrière et manipulatrice féroce, trouble, formidable. Elle se gargarise des vers raciniens tout en se débattant, brûlant ses dernières cartouches. Enivrante aussi, Anne-Pascale Clairembourg compose une Junie déchirée, clairvoyante, lumière tragique au sein des complots sanguinaires qui verront Britannicus (candide Itsik Elbaz) se faire assassiner. Sur sa rampe nue, Georges Lini fait de cette chaîne du crime un terrain miné où se dégouillent les charges. Le bruit sourd et lointain des bombes qui ouvre et referme la pièce évoque l'écho évident avec la violence et le chaos contemporains.

Moderniser Racine sans le déconstruire, sans le piétiner, c'est le pari réussi de cette pièce. Lini voulait s'emparer de ses vers et leur donner une odeur de sang. Le résultat est sanguin, incontestablement. Parions qu'avec Shakespeare, il verra tout aussi rouge. ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 30 octobre à l'Atelier 210, chée St-Pierre, Bruxelles ; 02-732.25.98.

CE RACINE MUSCLÉ, on le doit aussi à des comédiens fabuleux d'intensité et de précision. © D. R.



« La modernité passe par le souffle »



GEORGES LINI, metteur en scène et acteur. © KUDOLF MARTON

ENTRETIEN

On le savait boulimique de théâtre, mais de là à monter Racine et Shakespeare en même temps ! Georges Lini se met d'autant plus en danger qu'il ne s'était jamais encore attaqué aux classiques. Lui qui, en fondant le regretté ZUT, a monté avec bonheur des auteurs contemporains peu connus (Wajdi Mouawad ou Daniel Danis). Aujourd'hui en résidence à l'Atelier 210, le metteur en scène séduit et traverse les frontières entre les théâtres belges. On le retrouvera en mars au Poche avec le très noir *Projet HLA*, au Méridien en janvier avec *Lebensraum* d'Horrowitz, et même au Parc la saison prochaine avec un texte de Thierry Debroux. Adeptes des grands écarts,

il parle aujourd'hui de sa gymnastique entre Racine et Shakespeare.

Est-ce si différent de monter un classique et un auteur contemporain comme Wajdi Mouawad ?

J'ai travaillé Racine comme j'aurais travaillé un auteur moderne. Bien sûr, on a respecté les vers mais en y insufflant un dynamisme. Je dis à mes comédiens d'aller au bout de l'idée tout simplement, et si le bout de cette idée c'est au bout de trois vers, on va jusque là, sans déclamer. C'est important qu'on entende bien la langue mais aussi que les personnages soient vraiment de chair, d'os et de fièvre. Souvent, quand je vais voir des classiques, j'entends trop la poésie. Mais c'est

l'auteur qui se charge de la poésie, les comédiens sont là pour incarner sa parole. Pour Roméo et Juliette, j'ai adapté le texte tout en respectant Shakespeare. Je n'ai pas ajouté des gros mots et des jeans sur scène pour faire moderne. La modernité passe avant tout par le souffle. Souvent aussi par le décor ?

Dans Britannicus, je voulais un espace de jeu qui transpose l'état psychologique. A cause de la rampe, les comédiens sont toujours dans le travail physique et donc pas dans la psychologie. J'essaie de trouver où placer la théâtralité pour ne pas jouer au premier degré. Dans Roméo et Juliette, on ne verra pas une place de Véronne avec des faux balcons et du faux lierre. On va, là, aus-

si, créer une scène sur la scène.

Les Galeries, c'est le grand luxe après la galère du ZUT ?
Aux Galeries, je travaille avec plein de gens qui s'occupent de la musique, des costumes, etc. C'est un confort auquel je ne suis pas habitué. C'est très gai. Mais on a aussi une belle alliance avec le 210 qui me donne une liberté totale de création. Pourtant la situation reste précaire car ma compagnie n'a toujours pas de convention et le 210 ne reçoit pas de subsides. J'ai néanmoins reçu l'aide de la CAP. ■

C. Ma.

Roméo et Juliette du 20 octobre au 14 novembre aux Galeries, Galerie du Roi, Bruxelles. Tél. 02-512.04.07.